

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Journal «*Le Monde*»

Proclamation d'un Etat « en Palestine » et acceptation de la résolution 242 de l'ONU

L'OLP reconnaît implicitement l'existence d'Israël

Le Rubicon sur la pointe des pieds

L'OLP s'est enfin résolu à franchir, sur la pointe des pieds, son Rubicon. Après des années de refus, des mois d'hésitation et quelques nuits d'ultimes débats, Yasser Arafat et ses amis ont adopté, à une forte majorité, la résolution 242 du Conseil de sécurité - vieille de vingt et un ans ! - comme « base d'une conférence internationale de paix ». Ils l'ont fait sans réserve, mais ont assorti ce texte célèbre d'une demande, essentielle à leurs yeux et qui lui donne une tout autre portée : la garantie des droits nationaux du peuple palestinien, notamment son droit à l'autodétermination.

Announced en même temps que la proclamation - toute symbolique - d'un Etat palestinien indépendant, cette décision représente un indéniable succès personnel pour Yasser Arafat, autant qu'une victoire de l'OLP sur elle-même. Ballottée pendant des années entre la tentation du pragmatisme et la préservation de son unité, entre les démons de la surenchère et les exigences de la modération, la centrale palestinienne semble enfin renoncer au dogmatisme et à la violence verbale qui furent trop souvent les cache-misère de son impuissance.

En abandonnant, dans sa procédure, la sacro-sainte règle du consensus, l'OLP a transgressé un tabou qui l'avait longtemps paralysée. En faisant sien, sur le fond, comme l'avait précédé Mikhaïl Gorbatchev, un texte qui équivaut à la reconnaissance implicite de l'Etat juif, dans ses frontières de 1967, elle délaïsse, sans le dire, son vieux rêve du « retour à Jéffà » et accepte d'inscrire dans les limites du réel - c'est-à-dire aux côtés d'Israël - le destin d'un éventuel Etat palestinien.

Les objectifs de l'OLP sont clairs. En proclamant unilatéralement un Etat en Palestine, elle assouvit l'immense attente des manifestants de Cisjordanie et de Gaza - qui affrontent l'armée israélienne depuis onze mois, - recueille les fruits du soulèvement, renforce sa stature et son crédit. En acceptant la résolution 242, elle se pose en partenaire indispensable face à la communauté internationale, et en premier lieu face aux Etats-Unis, pour qui ce texte constitue la clef de voûte de toute négociation au Proche-Orient.

La balle est donc maintenant dans le camp de Washington. Le gouvernement d'outre-Atlantique - l'actuel et surtout le futur - jugera-t-il les initiatives de l'OLP suffisamment significatives de sa bonne foi ? Les premières réactions exprimées à Washington semblaient encourageantes pour l'OLP. Mais rien n'est joué. Les récentes déclarations de Yasser Arafat légitimant certaines formes de violence et assimilant Israël à un Etat « raciste » ont fait à Washington une mauvaise impression, qui n'est pas encore dissipée.

Reste l'enjeu israélien. Comme on pouvait s'y attendre, Jérusalem ne voit dans les décisions de l'OLP qu'une « manœuvre tactique » relevant de la « propagande ». Ythak Shamir ne manquera pas de souligner que l'OLP n'est pas allée jusqu'à reconnaître explicitement l'Etat juif. Il n'empêche que, face à une OLP qui devient « raisonnable », la droite israélienne aura de plus en plus de mal à faire accepter au monde son intransigeance.

Manifestations de joie dans les territoires occupés tandis que Jérusalem dénonce « un double langage »



Le conflit israélo-arabe vient de franchir une étape importante. L'OLP, réunie à Alger en Conseil national, a approuvé, dans une déclaration adoptée dans la nuit du lundi 14 au mardi 15 novembre, la résolution 242 des Nations unies, reconnaissant ainsi implicitement l'existence d'Israël. Simultanément, M. Arafat a proclamé la création d'un Etat indépendant « en Palestine », ce qui a provoqué des manifestations de joie dans les territoires occupés, tandis que Jérusalem dénonce « un double langage ».

ALGER
de notre envoyée spéciale

« Le Conseil national palestinien, au nom de Dieu et au nom du peuple arabe palestinien, proclame l'établissement de l'Etat de Palestine sur notre terre palestinienne avec pour capitale la Jérusalem sainte (Al-Qods Al-Cherif). » Il est 1 h 28 du matin à Alger, et M. Yasser Arafat, dont le ton monte de minute en minute, alors qu'il lit la déclaration d'indépendance de l'Etat palestinien, lève la main, les doigts écartés en V, signe de la victoire. Des ballons sont lâchés au-dessus de l'assistance qui applaudit debout, cinq minutes durant.

FRANÇOISE CHIPAUX.

(Lire la suite page 2.)

La navette soviétique Bourane a effectué un vol parfait

La navette soviétique Bourane (Tempête de neige), lancée mardi 15 novembre, à 4 heures, du centre spatial de Baïkonour, a atterri à 7 h 25, après avoir fait deux fois le tour de la Terre. Plein succès donc pour cette mission délicate, qui cumulait les difficultés. Celle tout d'abord de l'essai en vol de la navette elle-même, sans équipage. Celle aussi du lancement de la fusée Energie, dont c'était seulement le second tir. Celle, enfin, de ce retour de Bourane en automatique, que les Américains eux-mêmes, avec leur navette, n'avaient jamais tenté.

Un lanceur super-lourd comme Energie et une navette capable, comme son homologue américaine, d'emporter une trentaine de tonnes en orbite. S'y ajoutent les capsules habitées Soyouz, les cargos de l'espace Progress et le complexe orbital Mir, premier élément d'une station spatiale plus vaste.

Une panoplie que les Américains, absents pendant trente mois de l'espace à la suite de l'explosion en vol de Challenger, s'efforcent de reconstituer pour lutter à armes égales avec leur concurrent de toujours, ce qui leur permettrait d'éviter que ne se renouvelle cette triste période où, faute d'avoir su maintenir, comme les Soviétiques, la production de lanceurs conventionnels et éprouvés, ils ont été écartés du cosmos, et se sont retrouvés partiellement aveugles et sourds, faute d'avoir pu à temps remplacer leurs satellites espions.

Nul doute que ce triple succès n'irrite les responsables de la NASA et du Pentagone. Car, avec Bourane, les Soviétiques ont élargi leur registre et comblé le petit manque qu'ils avaient dans le domaine des transports spatiaux. Ils disposent désormais de toute la panoplie nécessaire : des lanceurs à tout faire comme le

(Lire page 12 l'article de JEAN-FRANÇOIS AUGEREAU.)

La préparation des municipales

A Grenoble, M. Carignon ouvre à gauche.
A Nantes, M. Chauty se retire.
A Marseille, MM. Vigouroux et Pezet engagent le fer
PAGE 10

Télévision haute définition

La Commission de Bruxelles propose un plan de soutien aux industriels européens face à la concurrence japonaise
PAGE 43

Médecins sans frontières renonce à assister les réfugiés salvadoriens

Un geste de protestation contre l'emprise de la guérilla sur les camps au Honduras
PAGE 8

Le Monde

SCIENCE ET MÉDECINE

■ L'incendie du parc de Yellowstone. ■ Les lymphokines et le traitement des cancers. ■ Embryons humains et expérimentation.
Pages 21 à 23

Le sommaire complet se trouve en page 48

En rencontrant en décembre à New-York M. Reagan et M. Bush

M. Gorbatchev veut hâter le dialogue Est-Ouest

M. Gorbatchev va se rendre, les 7 et 8 décembre, aux Nations unies, à New-York. A cette occasion, il rencontrera une cinquième fois M. Reagan, et s'entretiendra avec M. Bush avant son entrée en fonctions. Du 12 au 14 décembre, il effectuera également une visite officielle en Grande-Bretagne. Les 25 et 26 novembre, il aura reçu M. Mitterrand à Moscou.

WASHINGTON
de notre correspondant

Un an exactement après le sommet de Washington et six mois après celui de Moscou, M. Mikhaïl Gorbatchev va à nouveau se rendre aux Etats-Unis, où il s'entretiendra - peut-être en même temps - avec le président

Reagan et avec son successeur George Bush.

Selon des informations d'abord données par CBS et confirmées tard dans la soirée de lundi par plusieurs officiels « anonymes », le secrétaire général du PC soviétique a manifesté l'intention de s'adresser à l'Assemblée générale des Nations unies, à New-York, où il séjournera les 7 et 8 décembre. A cette occasion, il rencontrera aussi bien M. Reagan que M. Bush, vraisemblablement à New-York.

La nouvelle n'a pas été formellement confirmée à Washington, où un porte-parole du département d'Etat a estimé « inapproprié » de commenter une visite qui « n'a pas été officiellement annoncée à Moscou ». Mais sa réalité n'est pas mise en doute.

Ainsi cette cinquième rencontre entre M. Reagan et M. Gorbatchev ne devrait pas être consi-

dérée comme un véritable sommet, mais plutôt comme une manière pour le numéro 1 soviétique de saluer une dernière fois M. Reagan (qui s'apprête à recevoir, successivement, mardi 15 et mercredi 16 novembre, le chancelier Kohl et M^{me} Margaret Thatcher).

Naturellement, M. Gorbatchev en profitera pour entamer le dialogue avec M. George Bush, et si, comme l'indiquent certains responsables de l'administration, la rencontre se tient à trois, ce sera là une éloquente manière de souligner la continuité des relations américano-soviétiques, comme celle de la politique américaine elle-même.

Cependant, cet impromptu de New-York ne semble pas tout à fait cadrer avec les indications données, au lendemain de son élection, par M. Bush lui-même.

JAN KRAUZE.

(Lire la suite page 6.)

Mouvements sociaux et individualisme

Le gâteau et les convives

Tandis que la situation demeure inchangée aux PTT - avec, notamment, la poursuite de grèves dans des centres de tri en province, - la CGT tente de coordonner les mécontentements dans le secteur public. Mardi, les perturbations restaient limitées à la SNCF. A EDF, où un accord salarial 1988-1989 a été signé, des coupures de courant ont touché la clientèle.

par Bruno Frappat

L'automne social est fiévreux. Comme l'automne climatique, il paraît ne jamais devoir s'arrêter. Il y avait les gardiens de prison et les infirmières. On n'en parle plus guère, mais ils sont toujours là, à remâcher une probable aigreur. Il y eut, brièvement, les enseignants, qui ne surent pas profiter du climat pour s'engouffrer durablement dans la brèche ouverte par les autres. Ils ensei-

gnent, comme eût dit de Gaulle, mais ils n'en pensent pas moins. Il y eut les agents de la SNCF. Puis ceux des transports publics, dans plusieurs villes de province. Les camionneurs des postes, enfin, les derniers sur la liste, les vedettes provisoires d'une actualité sociale chaotique et incertaine, comme le furent de la comptine, passant par ici et repassant par là. Pour la suite, on verra.

Y a-t-il une logique dans ces mouvements browniens, une cohérence dans le surgissement des « coordinations » qui se mettent en place au gré des circonstances et des occasions, devant des syndicats pris de court ou simplement surpris ? Cette agitation sporadique est-elle le signe d'un état inédit de la société française ?

On a, bien sûr, remarqué que le « privé » se tait tandis que le secteur public est en première ligne. Ce ne saurait être un pur

hasard. Lorsque la droite était aux affaires, le public n'était pas à la fête. Il n'était bruit que de privatisations, de gestion plus serrée, d'effectifs à contenir, voire à diminuer. Les fonctionnaires étaient sur la défensive, bien contents, croyait-on, d'avoir un emploi quand tant de Français n'en avaient pas !

Et puis les socialistes sont revenus au pouvoir. Soulagement et attente. On avait gardé confusément en mémoire le fait que, la dernière fois, ils avaient inauguré leur gestion par une série de cadeaux de joyeux avènement, au peuple qu'on appelait encore « de gauche ». On pensait que, cette fois, sans aller aussi loin, ils sauraient marquer la différence avec la gestion précédente. Et cela d'autant plus que la France, qui avait fini par accepter l'idée d'une crise économique durable, apprenait qu'on en était peut-être sorti...

(Lire la suite page 42.)

HENRI AMOUROUX

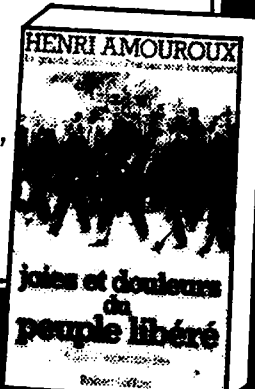
de l'Institut

La grande histoire des Français sous l'occupation.

JOIES ET DOULEURS DU PEUPLE LIBÉRÉ

6 juin - 1^{er} septembre 1944

Le récit des trois mois qui ont changé la France, enrichi de centaines de témoignages inédits.



ROBERT LAFFONT
des livres ouverts sur la vie

M 0147 - 11160 - 4,50 F



3790147004500 11160

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises
ici volontairement.

Culture

TÉLÉVISION

Café, cognac et désespoir

Mort en 1980 à l'âge de quarante-deux ans, Vladimir Vissotski fut l'un des rares intellectuels soviétiques à avoir voulu rester libres en URSS pendant la période de « stagnation ».

Il a payé cher cette liberté. Pierre-André Boutang et Jean-Denis Bonan lui rendent hommage au cours d'une émission d'« Océaniques ».

Les intellectuels soviétiques qui ont osé être libres avant que Mikhaïl Gorbatchev l'ordonne n'ont pas été légion pendant les années de la « stagnation ». Surtout ceux qui avaient décidé de rester « à-bas » quoi qu'il leur en coûte. Deux d'entre eux méritent respect, admiration et infiniment d'amitié : le premier s'appelle Boulat Okoudjava et vit toujours, loin des sunlights de la « perestroïka » et de la « transparence », cheminant les sentiers discrets de l'honnêteté intellectuelle et de l'esprit critique, se gardant bien de tirer profit de son courage tranquille et de son talent

d'écrivain-poète-chansonnier qui est grand.

Le second s'est voulu son disciple, mais il présente l'avantage pour les propagandistes du changement d'être mort depuis 1980, et c'est sans doute pourquoi il est tant célébré aujourd'hui en URSS, alors que les mérites d'Okoudjava ne sont chantés que sur le ton intimiste. Ce vrai héros de l'Union soviétique s'appelait Vladimir Vissotski ; il fut un très grand acteur, et ses chansons resteront à tout jamais comme un témoignage déchirant des humiliations et du désespoir infligés à tout un peuple par une tribu de bureaucrates bornés, effrayés par l'ombre de la vérité, terrorisés par la sincérité, traumatisés par le talent. Puisqu'il ne peut plus rien dire, on comprendra qu'on le récupère, après avoir officiellement ignoré jusqu'à sa mort. N'a-t-il pas passé dix ans de sa vie au moins à se tuer consciencieusement, alternant alcool et héroïne ? Certes, mais oublions ces erreurs de jeunesse, semble-t-on dire aujourd'hui à Moscou, et ne retenons que les aspects « positifs » du personnage, quitte à faire de l'argent en éditant en toute hâte les chansons de l'impertinent, dont la plupart ont été repiquées sur des cassettes enregistrées à la sauvette par ses amis, et qui se multipliaient naguère comme pain et poissons pour assouvir la faim de tout un peuple.

Il est bien que l'équipe d'« Océaniques » ait consacré une émission à Vladimir Vissotski. Il faut voir et surtout entendre le montage qu'elle nous propose, écouter cette voix infiniment rauque, chaleureuse et rugueuse, se demander « pourquoi, pourquoi, vient trop vite la fin du bal », pourquoi « tout le monde revient, sauf ceux dont on a le plus besoin », pourquoi « rien ne va, plus rien ne va pour vivre comme un homme doit ».

On doit en même temps regretter un certain nombre d'approximations et d'erreurs qui ramènent Vissotski au rang de baladin, d'original charmant qui aurait tant souffert de ne pas être reconnu. Car il fut connu, reconnu, non pas par les censeurs d'un ordre médiocre, mais par tous ceux qui avaient besoin de ses bouffées d'oxygène pour attendre le lendemain, pour survivre jusqu'à la sortie du tunnel. « Ni café ni cognac, que du sport », ironise Vissotski dans une de ses chansons, en se faisant l'écho des académiciens soviétiques. Erreur profonde : si vous l'écoutez, n'oubliez ni le café ni le cognac, pensez aussi à la vodka et conviez vos amis les plus chers. Ainsi vous ne serez pas dépayés pour cette descente en amitié désespérée.

JACQUES AMALRIC.

* « Océaniques » : Vladimir Vissotski, mercredi, FR 3, 22 h 40.

CINÉMA

Pierre Perrault en France

Un Québec toujours à découvrir

Poète, homme de radio, cinéaste, Pierre Perrault n'a parlé que d'une chose : l'imaginaire d'un pays. Un colloque, l'intégrale de ses films à Paris.

Mai 1963 : Pour la suite du monde, de Pierre Perrault, est présenté en première mondiale et en compétition au Festival de Cannes. Accueil mitigé, le public des séances du soir ne se reconnaît pas dans ces liens rugueux qui, en plein vingtième siècle et sur la suggestion de Pierre Perrault décident à nouveau de « tendre » la pêche au marsouin (nom local du béluga, sorte de dauphin blanc). Non pas pour faire un beau documentaire mais — c'est devenu le titre du film, Pour la suite du monde — pour témoigner devant la postérité de ce qui fut leur raison de vivre.

Si Pierre Perrault appelle son cinéma « cinéma vécu », c'est d'abord parce qu'il naît de la vie quotidienne, d'une espérance partagée où chacun à son tour devient conteur fabuleux. Lors de la première du film au Festival de Montréal, en août 1963, dans une de ces vastes salles à l'américaine, c'est l'enthousiasme, la soudaine prise de conscience d'une identité retrouvée.

Le second film de Pierre Perrault, quatre ans plus tard, le Règne du jour, amène le vieil Alexis Tremblay (interprète de Pour la suite du monde) et sa femme Marie à visiter cette France qui n'a cessé de nourrir leur imaginaire. Quelques scènes admirables : ainsi cette confrontation avec un ancien résistant, à elle seule un poème.

En 1969, Pierre Perrault, pour expliquer aux Canadiens anglais ce que veulent les Canadiens français, réalise le film le plus surprenant : Un pays sans bon sens, sorte de Citizen Kane, documentaire poétique sur la notion de pays. Le propos s'élargit. Surviennent non seulement les Bretons, mais aussi les Indiens, et le futur premier ministre du Québec, René Lévesque. Tout se raconte, se libère par touches d'humeur successives. Un pays sans bon sens appartient aujourd'hui à l'histoire.

Commence alors pour le réalisateur une traversée du désert. Il se lance à la poursuite d'un nouveau champ d'investigation en même temps qu'il essaie de renouveler sa manière.

Le Goût de la farine (1976) nous entraîne sur la côte nord du Saint-Laurent, parmi les Indiens qui ont été progressivement dépossédés de leurs territoires de chasse et confinés dans des réserves où ils se saoulent à mort les fins de semaine. Des chercheurs blancs partis à la découverte d'une autre culture avec les meilleures intentions du monde ne font qu'accroître à leur manière cette exploitation.

La Bête lumineuse (1982) relance une nouvelle fois la thématique de Pierre Perrault. Des amis de longue date s'isolent entre hommes pour chasser l'original, l'animal mythique du Québec. Mais un chasseur peut à son tour faire l'objet d'une sorte de traque.

La Grande Allure enfin (1986), clôt en deux temps, la traversée de l'Atlantique sur les traces de Jacques Cartier, la remontée du fleuve Saint-Laurent où tous les souvenirs du passé semblent se perdre, cette éternelle quête d'un pays à découvrir.

LOUIS MARCORELLES.

★ Montpellier, 15 et 17 novembre, Valence 19 novembre, Grenoble 20 novembre.

DIGRESSIONS, par Bernard Frank

Merci beaucoup, monsieur Jenninger

1 Beaucoup de bruit pour rien

Il n'est pas dans mes intentions — en aurais-je le pouvoir — de dissiper l'inquiétude, l'indignation qu'ont pu susciter les variations électorales du Front national, les propos de M. Le Pen, mais j'avoue que, tout en me sentant loin, on l'imagine, de ce mouvement et de son chef, tout en regrettant que tant de mes compatriotes y trouvent une chaleur suspecte, je n'arrive pas à prendre au sérieux — et c'est peut-être un tort — le danger que ces cocos-là représentent.

Pourquoi ? Parce que M. Le Pen est pour moi l'un de ces démagogues classiques qui parlent plutôt mieux le français que la plupart des hommes politiques et qui ont toujours existé dans les marges de la vieille droite. Ils tentent avec les arguments qui leur restent, ceux qu'on ne délivre que sur ordonnance, de se faire une place au soleil. Leur popularité, comme on le sait, s'enrichit de la misère des temps. Faute d'Occupation ou d'événement aussi considérable, ils vivent avec plus ou moins d'éclat et sont forcés un jour de céder leur fonds de commerce à d'autres patriotes. Je crois Le Pen plus cynique que convaincu et, pour ce qui est d'être antisémite, s'il l'est, puisqu'il se défend de l'être jusqu'au procès, ce serait plus par raison électorale que par passion. Et toutes les fois qu'il s'est défendu de l'être, et certes les occasions ne lui ont pas manqué, il aurait été plus habile de le prendre au mot, de l'accuser dans ses sympathies devant les siens ébahis plutôt que d'avoir l'air de se réjouir ou de s'indigner quand sa fourche lui a langué ! Si la presse n'avait pas répercuté le fameux « détail » et le désopilant « Durafour-crématoire », — c'est-à-dire dans le premier cas du Norpois, dans le deuxième du docteur Cottard, ces sympathiques personnages de Proust, — qui aurait fait attention à ce que dit Le Pen dans ses conférences de presse ou ses discours dominicaux ?

De la même façon, enfin pas tout à fait de la même façon, la carrière militaire pendant les années 40 de M. Kurt Waldheim, l'actuel président de la République autrichienne, ne m'a jamais inspiré une indignation démesurée. C'est que je me dis que Kurt Waldheim était un garçon qui avait vingt ans en 1938, vingt ans au moment de l'Anschluss, qui fut plébiscité par tout un peuple en délire. Il avait donc l'âge et se trouvait dans la situation historique la plus confortable pour délirer avec tout le monde. M. Waldheim m'a semblé, autant que j'ai pu le suivre du haut de mes neuf ans, un Allemand presque modéré pour un Autrichien ! D'après moi, surtout soucieux de ne pas se faire tuer et d'en faire juste assez pour ne pas déplaire à ses supérieurs qui auraient risqué de l'envoyer au casse-pipe, M. Waldheim voulait s'en tirer, et on ne s'en tire pas sans casser quelques œufs au passage.

Il a brillamment réussi, à la différence de son compatriote Hitler. Oui, si l'on compare le destin de ces deux hommes d'Etat, l'on peut dire que la politique s'est civilisée en Autriche. Il n'a jamais été facile d'être autrichien, surtout depuis 1918, d'appartenir à un pays qui a tellement de frontières, de voisins, pour son petit nombre de kilomètres carrés, et il me semble que M. Kurt Waldheim ne s'en sort pas mal dans ce rôle de composition, qu'il respire avec élégance la lâcheté et l'équivoque. Et je laisserais plutôt à Thomas Bernhard, lui qui est de la région, le soin de régler avec talent ses comptes avec son pays et son président. Je craignais, à force, de faire le

désespoir des directeurs de journaux toujours à la recherche des « coups les plus fumants » puisque, après avoir fait la petite bouche devant MM. Le Pen et Kurt Waldheim, je m'avise de renâcler devant les révélations de l'abbé Farias sur Heidegger. Et c'est impardonnable. Quand la philosophie, par miracle, se hisse à la une des quotidiens comme une grande, se taille un beau succès de scandale, que l'on en parle comme on parlerait du prince Charles et de Lady Di, retrouve sa fougue, sa jeunesse de 1945, heureuse époque où, grâce au Tabou et à la Rose rouge, aux muses de Saint-Germain-des-Prés, à la trompette de Boris Vian, l'existentialisme de Sartre occupait la presque totalité de Samedi-Soir, le France-Dimanche de l'époque, je reconnais qu'il faut être mal embouché pour ne pas suivre le cortège. On ne dit pas : « Y a-t-il eu vraiment révélation ? Et s'il en était ainsi, en quoi son commentaire sur Kant en est-il changé ? », lorsqu'on vous dévoile, dans un livre qui suscite plus de commentaires que n'en avait provoqué en son temps le rapport Khrouchtchev, les turpitudes de Heidegger, ses amours insensées avec Adolf H. et le nazisme.

Je commençais à suspecter ma sensibilité, à me demander, je vous l'avoue, si les années de l'Occupation, par leur richesse extrême, n'avaient pas quelque peu « lobotomisé » ma faculté de réagir aux événements, quand, jeudi dernier, en regardant le journal de la Une à 20 heures, celui de Patrick Poivre d'Arvor, j'ai su que tout fonctionnait. Ce que n'avaient pu ni Heidegger, ni Waldheim, ni, et je le regrette pour mon compatriote, M. Le Pen, eh bien ! M. Philipp Jenninger, quelqu'un dont j'ignorais tout jusqu'au nom avant cette funeste soirée de jeudi, m'a pleinement rassuré sur ma faculté émotive. Qu'il en soit remercié. Il en aura besoin.

2 Une affaire de guillemets

« Quelle mouche a piqué M. Philipp Jenninger, président du Bundestag... ? », s'est exclamé, comme s'il était frappé de stupeur, le vénérable bulletin du Monde qui en a pourtant vu et entendu d'autres dans sa longue vie de Bulletin de l'étranger, donnant le la à tous les commentaires qui devaient suivre. Cette mouche était peut-être la mouche du naturel. Et il est dommage qu'on l'ait chassée au galop, d'un geste irrité de la main, comme l'on a escamoté de la scène, avec son accord, le drôle de personnage qu'elle avait piqué. Comme s'il ne s'agissait pas tant de savoir ce que M. Philipp Jenninger avait dit ou voulu dire, mais de dénoncer ce qu'il y avait de non protocolaire à dire de telles choses dans un tel endroit, un jour pareil. Ah ! les touchants efforts pour « parler vrai », pour en finir avec cette maudite langue de bois, se voient bien mal récompensés ces temps-ci dans le monde de la politique. Quand l'un des personnages les plus importants de la République fédérale, quand l'ami du chancelier fait un effort pour dire à la face du monde comment il s'explique, et éventuellement justifie, la conduite de ses compatriotes de 1919 à 1945, on parle soit de maladresse, soit de scandale, et l'on ferme le couvercle de la boîte comme si de rien n'était.

Si, dans les milieux officiels, l'on gomme : « Ce n'est rien. Il ne savait pas ce qu'il disait. C'est un homme simple, vous savez. Un bon père de famille. Sincère ami des juifs et du peuple d'Israël. La parole, ce n'est pas la

même chose que l'écrit. » Autrement dit, le drame de Jenninger, sa faute, c'est une affaire de guillemets. Il n'a pas su mettre dans son intonation les guillemets où il aurait fallu les mettre. Il a voulu imiter son maître à penser, le président de la République fédérale, Richard von Weizsäcker, qui disait qu'il fallait avoir la force de voir la vérité en face, mais, comme il n'a pas sa culture, sa bonne volonté lui a joué un tour et s'est retournée contre lui. Le malheur de Jenninger, c'est que sa diction n'était pas à la hauteur de sa sincérité. J'ai trouvé la presse française un peu débordée par l'événement. On ne lui demandait pas tant de commentaires indignés, mais texte et faits.

Par texte, j'entends une chose simple : nous publions les discours de nos académiciens, les copies du concours général, les digressions en tout genre, et c'est très bien ainsi, il est bon de vérifier dans les grandes circonstances l'état de notre rhétorique, si elle palpite toujours, mais il n'aurait pas été inintéressant de publier sinon les vingt-six feuilles du discours de M. Jenninger, du moins de très substantiels extraits. Et si je parle avec gourmandise des faits, c'est qu'il m'a fallu attendre jusqu'à aujourd'hui, la lecture du Journal du Dimanche, pour savoir que M. Jenninger était né en 1932 dans la petite ville de Rindelbach, dans le pays de Souabe, et quelques autres détails sur sa famille.

Le discours de M. Jenninger aura eu l'éminent mérite de nous rappeler incidemment que l'Allemagne, même coupée en deux, même sans bombe atomique, était toujours la première puissance de l'Europe, la plus riche, la plus forte, que M. Gorbatchev, qui a reçu il y a peu son chancelier, avait un pressant besoin de cette Allemagne, de sa technique, de son sens de l'organisation, s'il voulait mettre un peu de beurre sur les orties de sa « perestroïka ». Il y a « une âme germanique » comme il y a « une âme slave ». Et elles ne sont pas forcément faites pour s'entretuer. Et cette âme germanique est si tenace, si prégnante, que la seule personne qui semblait prendre avec philosophie le discours de M. Philipp Jenninger, c'était le président de la communauté juive allemande.

3 Juliette parmi nous

De ce scandale, puisque scandale il y a, je retiendrai pour le moment ces superbes images à la Welles : ce Bundestag, fourmillière en désordre, et M. Kohl qui marche à grand pas dans les couloirs à la recherche d'un bureau tranquille, loin des questions et de la meute, partagé entre la colère et la crainte : « Quel gâchis ! Faudra-t-il tout recommencer ! » Et cette jeune fille interrogée dans la rue : « Bien sûr, il faut que Jenninger démissionne. Il n'a que ça à faire. Mais je n'ai pas apprécié les déclarations du gouvernement d'Israël [pourtant bien mesurées]. Nous leur avons déjà donné tant d'argent ! » Et la France ? La France s'est exprimée d'une façon exquise à Trente millions d'amis. Blondin, de sa maison du Limousin, raconte l'histoire de sa chatte : « Nous l'avons d'abord appelée Adèle, et sa queue ne remuait pas, mais quand nous avons dit Juliette, elle est venue aussitôt. Avec notre chatte, nous avons Hugo à domicile. » C'était infiniment mieux dit. Tous mes vœux, chère Françoise (la femme de Blondin). Tous mes vœux, cher Antoine !



PIERRE BERGE présente

INGRID CAVEN chante PIAF

THEATRE DE L'ATHENÉE-LOUIS JOUVET

adaptation musicale PEER RABEN
lumière RENATO BERTA

Jay Gottlieb piano - Jérôme Simon violon - Richard Foy saxophone
Marc Mader contrebasse - Alain Baghin percussions et Le Quatuor Actuels

18 NOVEMBRE / 17 DECEMBRE

France Inter 47.42.67.27